



**HAL**  
open science

## La tradition soviétique des subbotniki dans la Biélorussie de Loukachenko

Ronan Hervouet

► **To cite this version:**

Ronan Hervouet. La tradition soviétique des subbotniki dans la Biélorussie de Loukachenko. La Revue russe, 2013, Que reste-t-il de l'Union soviétique dans la Russie d'aujourd'hui?, 41, pp.25-36. 10.3406/russe.2013.2595 . halshs-00964817

**HAL Id: halshs-00964817**

**<https://shs.hal.science/halshs-00964817>**

Submitted on 8 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

---

# La tradition soviétique des subbotniki dans la Biélorussie de Loukachenko

Ronan Hervouet

## Abstract

The Soviet tradition of the subbotniki in Lukashenko's Belarus

Since his first election in 1994, President Lukashenko has overtly placed himself in line with the Soviet heritage. Not only has the Soviet past, readapted and given back its legitimacy, been flooding the symbols of the new state (its flag and its holidays), it has also spread into the reference sources of public policies (the agrovilles), the methods of the government (the propagation of fear in the social body by state security forces still known today as the KGB), and the making of national memory (the repression of the Kurapaty mass executions by NKVD officers in the 1930s). In such a context, it becomes interesting to try and understand how everyday Belarusians connect to or stay away from these discourses and measures coming from "above". This article will examine the subbotnik ritual, discarded after the dissolution of the Soviet Union, but reinstitutionalized in 1997. Its author has carried out ethnographic research in Belarus in the years 2000. The results show that the reasons behind the participation of everyday citizens in these day events are different from those promoted by the power in place. However, if the feelings of solidarity conferred by the subbotniki are not the direct result of state discourses, they still work as an echo chamber, favoring the legitimization of the dictatorial regime.

---

## Citer ce document / Cite this document :

Hervouet Ronan. La tradition soviétique des subbotniki dans la Biélorussie de Loukachenko. In: Revue Russe n°41, 2013. Que reste-t-il de l'Union soviétique dans la Russie d'aujourd'hui ? publié sous la direction de Pascale Melani. pp. 29-40;

doi : <https://doi.org/10.3406/russe.2013.2595>

[https://www.persee.fr/doc/russe\\_1161-0557\\_2013\\_num\\_41\\_1\\_2595](https://www.persee.fr/doc/russe_1161-0557_2013_num_41_1_2595)

---

Fichier pdf généré le 15/02/2022

## La tradition soviétique des *subbotniki* dans la Biélorussie de Loukachenko

Depuis son élection en 1994, le président Loukachenko a revendiqué l'héritage soviétique. Après une période durant laquelle les élites politiques ont cherché plus ou moins radicalement à rompre avec le passé soviétique, entre 1991 et 1994, Loukachenko a proposé une forme de « révolution conservatrice » dans le pays. Par exemple, le pays a adopté l'étendard et les armoiries de l'époque soviétique. On continue de célébrer la révolution bolchevique, le 7 novembre. Le KGB a conservé son nom. Son fondateur, auteur de certaines pages sombres de la formation du système soviétique, est lui-même respecté et glorifié. Son buste est présent au cœur de la ville. En outre, en 2004, un nouveau musée dédié à Dzerjinski a été ouvert sur le sol biélorusse. Dans cet article, nous nous intéresserons à la tradition des *subbotniki*, créée par Lénine en 1919, rétablie en Biélorussie par Loukachenko en 1997. Pourquoi s'intéresser en particulier aux *subbotniki*? L'accès au terrain permet dorénavant d'observer des pratiques et de recueillir des discours. Cette démarche de recherche, sociologique et ethnographique, était problématique en URSS et il est difficile de comprendre, faute de travaux, comment étaient vécus les *subbotniki* par les Soviétiques. Aujourd'hui, il est possible de circuler sans entraves dans le pays. La Biélorussie peut ainsi constituer un laboratoire d'analyse de certaines pratiques soviétiques qui perdurent jusqu'à présent. L'enquête a été menée en Biélorussie entre 2006 et 2008<sup>1</sup>. À partir d'observations et d'entretiens, il a été possible de recueillir méthodiquement des matériaux permettant d'analyser la manière dont les *subbotniki* sont appréhendés, acceptés ou critiqués, défendus ou moqués par les acteurs directement concernés.

Dans un premier temps, je retracerai l'histoire de cette tradition soviétique et son devenir dans le monde post-soviétique. Puis, je m'intéresserai aux discours portant sur la participation aux *subbotniki* afin de comprendre comment les citoyens biélorusses vivent aujourd'hui ces pratiques : on verra qu'on peut dépasser l'explication binaire enthousiasme/contrainte, et qu'il existe peut-être certaines raisons de s'attacher aux *subbotniki*, qui sont différentes de celles qui sont mises en avant par le régime, sans toutefois s'opposer à ces raisons.

Ronan HERVOUET est maître de conférences au Département de sociologie de l'Université Bordeaux Segalen et chercheur au Centre Émile Durkheim. Il a été codirecteur du Centre franco-biélorusse de Sciences politiques et d'Études européennes (2009-2012). Il est l'auteur de *Datcha blues. Existences ordinaires et dictature en Biélorussie*, Belin (« Europes centrales »), 2009. – hervouet.ronan@gmail.com – ronan.hervouet@u-bordeaux2.fr

## La tradition soviétique

### La naissance de la tradition

Le moment fondateur de la tradition est un événement précisément repérable. À Moscou, le samedi 12 avril 1919, treize membres du Parti communiste et deux sympathisants se retrouvent au dépôt Moscou-Sortirovochnaya sur la ligne de chemin de fer Moscou-Kazan. Dans la journée, ils réparent trois locomotives, nécessaires pour transporter hommes et matériel sur le front de l'Est où les troupes de l'amiral Koltchak menacent. Ils travaillent sans rétribution. Le 10 mai 1919, sur cette même ligne, 205 personnes participent à un nouveau *subbotnik*. Ils travaillent gratuitement entre trois et six heures. Selon la *Pravda* du 17 mai, « le rendement des travaux de chargement a été supérieur de 270 % à celui des ouvriers ordinaires » ; « au total, ont été remis en service 4 locomotives et 16 wagons ; 9300 pouds ont été déchargés ou chargés »<sup>2</sup>. Le premier *subbotnik* de masse, organisé à l'échelle de la Russie tout entière, est organisé le 1<sup>er</sup> mai 1920. Lénine y prend part.

Sous la plume de Lénine, ces samedis communistes deviennent une figure paradigmatique du travail socialiste. C'est un travail qu'on effectue pour « l'ensemble de la société<sup>3</sup> ». Le travail réalisé lors des *subbotniki* est un travail véritablement libre, puisqu'il est réalisé pour lui-même et non pour subvenir à un besoin. Le travail devient une fin en soi, et n'est plus un moyen. Parce qu'il permet l'avènement d'un bien public supérieur, le travail s'accomplit avec enthousiasme. Dans son premier texte consacré à cette question, Lénine cite intégralement un long passage de la *Pravda* du 17 mai 1919, qui relate le *subbotnik* spontané du 10 mai sur la ligne de chemins de fer Moscou-Kazan :

L'enthousiasme et la bonne entente étaient sans précédent. Lorsque, sans injures ni disputes, ouvriers, employés de bureau, administrateurs, saisissant une roue de 40 pouds, destinée à la locomotive d'un train de voyageurs, se sont mis à la pousser, comme des fourmis laborieuses, ce travail collectif a empli les cœurs d'un sentiment de joie ardente, affermissant la foi en la victoire certaine de la classe ouvrière<sup>4</sup>.

Cet enthousiasme se traduit par un travail dont la productivité est largement supérieure à celle observée dans le travail rémunéré. Lénine n'hésite pas dès lors à parler de l'« héroïsme<sup>5</sup> » de ses participants. Ils sont donc des références, des preuves sensibles que l'« homme nouveau » advient<sup>6</sup>. Ces *subbotniki* ont donc une valeur centrale dans la vision de Lénine de la construction du socialisme. Ils traduisent la supériorité du socialisme sur le capitalisme.

Nous pouvons dire que le premier samedi communiste, organisé le 10 mai 1919 par les cheminots de la ligne Moscou-Kazan, à Moscou, a une valeur historique plus grande que n'importe quelle victoire de Hindenburg ou de Foch et des Anglais dans la guerre impérialiste de 1914-1918. Les victoires des impérialistes,

c'est le massacre de millions d'ouvriers pour les profits des milliardaires anglo-américains et français ; c'est la sauvagerie d'un capitalisme agonisant, gavé et pourrissant sur pied. Le samedi communiste des cheminots du réseau Moscou-Kazan, c'est une des cellules de la société nouvelle, socialiste, qui annonce l'affranchissement de tous les peuples du joug capitaliste et des guerres <sup>7</sup>.

### Les *subbotniki* en Union soviétique

Durant des années et des dizaines d'années, nous travaillerons à réaliser les samedis communistes, à les développer, à les propager, à les améliorer, à les faire entrer dans les mœurs <sup>8</sup> !

Conformément au souhait de Lénine, cette pratique est institutionnalisée en Union soviétique. La pratique des *subbotniki* est même exportée après 1945 dans différents pays du bloc de l'Est, comme en RDA<sup>9</sup>, en Bulgarie<sup>10</sup> et en Hongrie<sup>11</sup>. Les *subbotniki* deviennent un cadre de la vie quotidienne en URSS et dans certains pays du bloc de l'Est. Dans son ouvrage inspiré de son émission populaire *Namedni*, Leonid Parfionov consacre d'ailleurs un article aux *subbotniki*, indiquant ainsi que les samedis communistes sont devenus au fil du temps un *topos* de référence de la vie quotidienne et de l'imaginaire des citoyens soviétiques<sup>12</sup>.

Comment les définir ? Ce sont des jours, en principe non travaillés, pendant lesquels la main-d'œuvre est mobilisée gratuitement et sur la base du volontariat. Par conséquent, il n'existe en théorie aucune contrepartie à ce travail effectué et toute sanction à l'encontre des personnes absentes à un *subbotnik* est en principe illégitime et illégale. Ce travail volontaire a lieu généralement le samedi. Ces journées de travail volontaires se déroulent parfois le dimanche : on parle alors de *voskresniki*. On peut noter qu'à l'origine, la participation aux *voskresniki* était, du point de vue de l'éthique socialiste, davantage considérée que la participation aux *subbotniki*. Selon une encyclopédie du travail publiée en 1925, la participation aux *subbotniki* implique la poursuite d'une journée de travail entamée – le samedi était alors une journée travaillée –, tandis que la participation aux *voskresniki* impliquait le sacrifice d'une journée théoriquement consacrée au repos<sup>13</sup>.

Quel travail effectuait-on ? Les tout premiers *subbotniki* d'avril et mai 1919 étaient consacrés à la réparation de locomotives et à l'amélioration de la circulation sur la ligne Moscou-Kazan, dans le contexte de la guerre civile. Rapidement, il a été possible de participer, même indirectement, à un ouvrage collectif. Ainsi, suite à la création d'un Bureau des *subbotniki* en septembre 1920, on peut prendre part aux *subbotniki* en travaillant, comme en temps normal, à son usine ou dans son administration ; le salaire équivalent à ce travail n'est pas versé au participant mais est déposé sur un fonds destiné à l'achat de nourriture pour les enfants et les familles des soldats de l'Armée Rouge<sup>14</sup>. Très tôt, la participation de tous à la mise en valeur des espaces urbains a aussi été mise en avant. Au *subbotnik* du premier mai 1920, Lénine participe au nettoyage d'un chantier situé au Kremlin. Quelques mois

plus tard, en 1921, Alexandra Kollontaï évoque dans une conférence ces mêmes activités :

Les femmes déchargent le bois, déblaient la neige, cousent les uniformes des soldats, nettoient les hôpitaux, les casernes, etc.<sup>15</sup>.

La matrice des *subbotniki* est donc constituée dès les origines.

Quand les *subbotniki* sont-ils organisés à l'échelle de l'URSS tout entière ? À partir des années 1970, les autorités soviétiques organisent presque systématiquement un *subbotnik* aux alentours du 22 avril, jour de la naissance de Lénine. La participation à ces *subbotniki* est massive. Selon la sociologue Christel Lane, en 1975, environ 140 millions de personnes y auraient participé<sup>16</sup>. D'autres *subbotniki* sont organisés au niveau régional (*oblast*), local (district) et microlocal (lieu de travail, immeuble d'habitation). Le nombre de *subbotniki* auxquels on est censé participer diffère ainsi selon la région où l'on réside mais aussi selon le secteur d'activité dans lequel on travaille. Lorsque les *subbotniki* sont organisés à l'échelle locale, ils ont souvent pour fonction de réunir une main-d'œuvre rare pour effectuer une tâche urgente. Des *subbotniki* sont ainsi organisés pour surmonter certaines difficultés dans les kolkhozes et sovkhoses. On en retrouve des évocations dans des textes relatant la vie quotidienne en Union soviétique. Ainsi, dans son *Voyage involontaire en Sibérie*, le dissident Andreï Amalrik note le détail suivant sur sa journée du dimanche 24 juillet 1966, à Gourievka. Il est au poste de police mais il n'y trouve qu'un policier de service qui lui dit que tout le monde est parti travailler au dimanche communiste<sup>17</sup>. L'anthropologue Caroline Humphrey, qui a effectué une longue enquête de terrain dans deux kolkhozes de Bouriatie au début des années 1980, note la fréquence de ces journées volontaires de travail pour accomplir des tâches agricoles urgentes. Elle évoque ainsi les termes d'une lycéenne qui écrit dans un journal local en mars 1980 : « Nous avons organisé des *voskresniki* afin de nettoyer et chauffer les étables. » Elle rapporte également le témoignage d'un kolkhozien de Bouriatie, qui s'exprime ainsi dans un article de la presse locale daté du 5 juin 1980 :

Nous avons commencé à moissonner seulement le 20 août. C'était un peu tard. J'ai d'abord pensé : « L'herbe est épaisse, nous n'arriverons pas à la couper. » Mais tout s'est bien passé, ils m'ont aidé. Les spécialistes du kolkhoze, le directeur et le secrétaire du Parti ont organisé un *subbotnik*, et nous avons fauché le tout à la main. Nous avons tout sorti des champs à temps, avant les pluies<sup>18</sup>.

### Les *subbotniki* après le communisme

On retrouve des pratiques de *subbotniki* dans différents pays de l'ex-URSS<sup>19</sup>. Toutefois, en général, leur organisation semble laissée à l'initiative locale et il n'y a pas de cadre national qui en maintienne le caractère de rituel politique et social. Toutefois, en Biélorussie, l'organisation nationale de *subbotniki* perdure malgré la fin de l'URSS. Il est organisé chaque année

autour du 22 avril, sans pour autant que la référence à Lénine soit explicite. La tradition soviétique est donc fidèlement réinscrite dans le présent biélorusse. Chaque année, le *subbotnik* est symboliquement dévolu à une œuvre collective précise. Par exemple, le *subbotnik* national du 19 avril 2003 est consacré à la construction de la Bibliothèque nationale et celui du 24 avril 2004 à la restauration du mémorial de Khatyn. Inauguré en 1969, ce mémorial célèbre le courage des civils biélorusses face à l’envahisseur nazi. Le *subbotnik* de 2012 est consacré à l’édification d’un « aquapark » à Minsk. Lors de ces *subbotniki* nationaux, plusieurs millions de personnes sont mobilisées.

Comme à l’époque soviétique, à ces *subbotniki* organisés au niveau national, il faut ajouter un nombre important de *subbotniki* organisés aux niveaux régional, local et microlocal. En 2012, plusieurs *subbotniki* locaux ont ainsi été organisés pour apporter de l’aide sur les chantiers de construction de la nouvelle ligne de métro à Minsk. Selon un témoignage d’un directeur de lycée technique d’une petite ville située à 40 kilomètres de Minsk, il y en a eu au maximum quatre à cinq par an dans les années 2000, mais il pouvait y en avoir plus dans les années 1990 du fait de difficultés importantes dans les kolkhozes.

On observe donc une grande continuité entre les *subbotniki* organisés à l’époque soviétique et les *subbotniki* organisés en Biélorussie postsoviétique. Ainsi, ces jours-là, certains travaillent dans leur usine ou dans leur administration mais ne touchent pas leurs salaires qui sont directement versés sur un fonds spécial servant à financer une œuvre collective particulière (Bibliothèque nationale, orphelinats...). Certains se consacrent au nettoyage des rues, de l’espace urbain et de l’espace de travail. Il arrive enfin qu’on soit envoyé dans les kolkhozes et sovkhoses pour participer aux travaux agricoles.

La mise en scène est similaire à celle observée en URSS. On peut tout d’abord remarquer une continuité entre le projet idéologique de Lénine et les discours mis en avant par les autorités lors de ces événements. Le président Alexandre Loukachenko considère que ce jour-là le travail effectué doit être exemplaire, et cela parce qu’il est produit pour une cause nationale, qui dépasse et transcende les intérêts individuels. Il insiste donc sur l’idée qu’il faut dépasser les plans, aller plus vite que ce qui était prévu. Ainsi, lors du *subbotnik* national de 2004, Loukachenko juge que le rythme des travaux à Khatyn est trop lent. Selon lui, il faut accroître le rythme. En 2006, il annonce qu’il ne doit pas y avoir de délai supplémentaire accordé pour la construction du complexe sportif « Minsk-Arena ». Il demande même que le temps de construction soit réduit par rapport au projet de départ. Ce discours doit être d’autant plus efficace qu’il est accompagné d’une mise en scène de la part du pouvoir. En Biélorussie, chaque année, le président revêt une tenue de travail, porte un bonnet, une casquette ou un casque de chantier et travaille manuellement. Les photographies disponibles sur le site présidentiel le montrent tantôt la pelle à la main, tantôt en train de couler du béton, tantôt en train

de couper des câbles épais. Ces images font écho à l'image de Lénine, coiffé de sa casquette, et travaillant comme un citoyen ordinaire.

## Les interprétations de la participation aux *subbotniki*

### L'argument de l'enthousiasme

Certains historiens reprennent cette idée de l'enthousiasme qui aurait mû les premiers participants aux *subbotniki*. C'est le cas des historiens soviétiques mais aussi d'historiens occidentaux comme William Chase ou de sociologues comme Christel Lane<sup>20</sup>. Avec des matériaux empiriques très fragiles, ils concluent à l'enthousiasme des participants. L'accès au terrain en Biélorussie nous permet d'interroger cette dimension de l'enthousiasme qui animerait les participants aux *subbotniki*. Or, force est de constater que les interlocuteurs rencontrés ne reproduisent jamais directement le discours officiel. Le travail de terrain permet de douter du rôle moteur de l'idéologie d'État dans la participation aux *subbotniki*. Aucune des personnes interrogées n'a expliqué qu'elle participait aux *subbotniki* pour les raisons avancées par le discours politique. Les *subbotniki* donnent même lieu à des critiques.

### Le travail forcé

Aujourd'hui, les *subbotniki* sont dénoncés par certains comme du travail forcé. Dans un récent article de la revue intellectuelle *Naše mnenie*, le politologue biélorusse Oleg Grablevski considère la participation aux *subbotniki* comme du travail forcé. Il se réfère à l'obligation donnée le 25 juin 2011 aux travailleurs du secteur énergétique de Moguilev de se rendre à un *subbotnik*. La non-participation au *subbotnik* était considérée comme une « absence injustifiée<sup>21</sup> ». Les sanctions sont en principe interdites puisque la participation est théoriquement volontaire. En fait, dans les discussions menées en Biélorussie mais aussi dans les médias indépendants sont évoqués plusieurs types de sanctions informelles liées aux refus de participation aux *subbotniki* : tracasseries dans les emplois du temps, ennuis au quotidien, contrôles renforcés du travail, non-versement des primes en fin de mois... On retrouve une lecture analogue des *subbotniki* sous la plume du biographe non officiel de Loukachenko, Valeri Karbalevitch, qui associe État disciplinaire et participation aux *subbotniki* :

Des individus effrayés sont faciles à gouverner. On les envoie participer à des *soubbotniki*, on les oblige à voter « correctement », à signer des CDD, à faire des dons pour des chantiers nationaux, à s'inscrire dans les syndicats officiels et les organisations de jeunesse estampillées, à s'abonner à des médias d'État... Et ils obéissent sans rechigner<sup>22</sup>.

La dimension contraignante des *subbotniki* n'est pas nouvelle. La *Grande encyclopédie* reconnaît aujourd'hui qu'à l'époque soviétique « de rares réfractaires suscitaient des sanctions sociales et même administra-

tives<sup>23</sup> ». Selon l'historien Frederick Kaplan, cette dimension contraignante est présente dès les premiers *subbotniki*<sup>24</sup>. Orlando Figes considère même qu'au début des années 1920, « ne pas se porter “volontaire” pour le *soubbotnik*, c'[est], somme toute, éveiller la suspicion et s'exposer à être persécuté comme “contre-révolutionnaire”<sup>25</sup> ». Cécile Vaissié indique comment, quelques décennies plus tard, les dissidents cherchent à dénoncer cette situation. Par exemple, à la fin de 1981, le SMOT (Union interprofessionnelle libre des travailleurs), syndicat indépendant créé en 1978 proche des milieux de la dissidence, incite les travailleurs à ne plus participer aux *subbotniki* :

Il s'agit d'un appel à la grève, mais à une grève qui ne peut être pénalisée si le pouvoir veut maintenir le mythe d'une participation spontanée de la population à ces journées<sup>26</sup>.

Les citoyens ordinaires eux-mêmes se moquent du discours officiel vantant le travail libre et volontaire. Amandine Régamey rapporte ainsi cette *anekdot* des années 1970 :

Des jeunes enfants sont réunis pour entendre un participant au premier samedi communiste raconter ses souvenirs :  
« Alors avec mon copain Fedia, on nous a dit de laisser nos machines et on nous a amenés au *subbotnik*. Là-bas, y avait un petit gars, avec une casquette qui s'approche et qui nous dit avec sa drôle de manière de prononcer les r : “ – Soulevez cette poutre, camarades”. “ – Et si t'allais te faire voir ailleurs”, qu'on lui répond. “ – Bon, j'ai jamais revu Fedia, et moi-même ça fait seulement un mois que je suis sorti ”<sup>27</sup>. »

## L'État profiteur

Une deuxième critique peut être repérée. Ce n'est pas une journée qui vise à atteindre un objectif social désintéressé (la célébration de l'unité nationale, l'aide aux orphelins, etc.), mais une journée qui vise à extorquer davantage d'argent aux individus, au bénéfice de certains responsables, ou pour remplir les caisses de l'État. L'État contraindrait les travailleurs pour en profiter. Voilà ce que rapporte Charlotta, enseignante de biologie dans un lycée technique d'une bourgade de Biélorussie située à quarante kilomètres de Minsk, lors d'une discussion en octobre 2007. Elle raconte qu'un *subbotnik* a été organisé pour que les enseignants aillent aider dans un *kolkhoze*. Les enseignants ont préféré donner de l'argent plutôt que de travailler. Puis, quelques jours après, ils ont lu dans le journal local qu'un banquet avait été organisé pour les directeurs des *kolkhozes* des environs de la ville et que ces directeurs avaient perçu des sommes considérables. Les enseignants ont aussitôt pensé que l'argent des *subbotniki* avait été utilisé pour tout cela. Il semble exister souvent un soupçon que l'État triche avec eux. Certains témoignages indiquent qu'il est légalement possible de ne pas travailler lors des *subbotniki*. Ce n'est donc pas la participation de tous les individus à un travail commun qui importerait, mais la possibilité d'extorquer davantage

d'argent aux individus. Dimitri a une quarantaine d'années. Il travaille dans une entreprise privée d'électroménager. Chaque année, lorsqu'un *subbotnik* national est organisé, l'entreprise vire l'équivalent des salaires journaliers de tous les salariés dans les caisses de l'État mais ne demande pas aux employés de travailler. En termes organisationnels, il serait inefficace de les mobiliser tous une journée. « Et l'État en profite pour remplir ses caisses. » Pour Dimitri, les *subbotniki* permettent simplement et uniquement à l'État de prélever un impôt supplémentaire.

Cette critique était également présente à l'époque soviétique. On en retrouve la trace sous la plume d'Hedrick Smith, chef du bureau du *New York Times* à Moscou pendant plus de trois ans, au début des années 1970 :

Au printemps, les gens « donnent » un samedi gratuitement (un *soubbotnik*) pour ce qui est théoriquement un nettoyage de printemps volontaire de masse. En fait, comme le remarquait un ami russe, la plupart des usines, magasins et autres agences soutirent simplement une journée de travail impayée de leurs forces laborieuses. En effet, j'ai noté qu'en mai 1974, la *Pravda* annonçait joyeusement que 138 millions de personnes fournissaient près de 900 millions de roubles en marchandises et en services, grâce aux *soubbotniks* de printemps, confirmant que le rendement gratuit était l'intérêt primordial du maintien de ce rituel inauguré par Lénine<sup>28</sup>.

### L'intérêt au désintéressement

Une troisième critique des *subbotniki* apparaît dans les discours. En fait, les *subbotniki* ne seraient pas gratuits, mais permettraient de bénéficier de certains biens ou services en retour. Dès les premiers *subbotniki*, ces incitations matérielles jouent un rôle, comme par exemple l'obtention d'une demi-livre de pain en échange du travail accompli<sup>29</sup>. Aujourd'hui, la participation permet en effet de se procurer quelques ressources matérielles non négligeables, dans une situation économique où les budgets sont extrêmement serrés. Par exemple, une institutrice à la retraite m'a raconté qu'elle avait dû participer à la récolte des carottes dans un kolkhoze. Mais elle s'est permis de prendre pour elle quarante kilos de carottes. La participation aux *subbotniki* permet de desserrer d'autres contraintes comme se voir accorder des journées libres aux dates désirées, dans le cadre des absences annuelles autorisées. Déjà à l'époque soviétique, on retrouve des traces de ces pratiques. L'anthropologue Caroline Humphrey évoque cette situation dans un kolkhoze de Bouriatie :

La difficulté dans cette région, où le marché le plus proche est situé à plusieurs centaines de kilomètres, est comment amener les produits là-bas [...]. La première chose qui est nécessaire est d'obtenir la permission du brigadier d'être absent au travail et l'autorisation de se rendre en ville – pour peut-être une bouteille de vodka ou la présence assurée au *subbotnik* « volontaire »<sup>30</sup>.

## La solidarité pratique

Ces différents éléments de la critique pourraient laisser penser que les *subbotniki* n'ont pas de sens : ils n'apparaissent ni vraiment volontaires, ni vraiment désintéressés, ni vraiment destinés à servir une cause collective. Pourtant, les pratiques concrètes qu'implique la participation aux *subbotniki* génèrent des formes de solidarité qu'on pourrait qualifier de « pratique ». Selon Bourdieu, « Le sens pratique est ce qui permet d'agir comme il faut (*ôis dei*, disait Aristote) sans poser ni exécuter un "il faut" (kantien), une règle de conduite<sup>31</sup> ». Par analogie, la solidarité « pratique » générée par les *subbotniki* n'est pas le produit de l'exécution d'un ordre explicite venant d'en haut mais le sentiment généré par des actions produites en situation pour s'adapter à la contrainte imposée d'en haut. En effet, le *subbotnik* apparaît comme un moment d'échanges de bons procédés. En appréhendant cette pratique dans une durée plus large que la seule journée où elle prend place, on saisit qu'elle s'insère dans des formes de mutualisation de services, vécus dans le registre de la solidarité. Participer au *subbotnik* est une manière de ne pas mettre en difficulté celui qui est chargé de l'organiser au niveau local. Si le *subbotnik* n'est pas accompli correctement par suffisamment de monde, celui qui en est responsable peut en effet être sanctionné. Aussi, il est redevable envers les participants. En retour, il autorise qu'on en retire un bénéfice matériel, l'usage de services particuliers ou certains arrangements dans l'organisation du travail. Aussi, de fait, le *subbotnik* est décrit comme l'expression d'une solidarité. Il est un moment de réaffirmation d'un « nous », c'est-à-dire d'un ensemble d'individus fortement interdépendants au niveau local.

D'ailleurs, cette existence du collectif, qui se cristallise dans ces arrangements peu visibles et peu verbalisés, est réaffirmée symboliquement par des rituels de l'entre-soi organisés lors de certains *subbotniki*. La participation aux *subbotniki* est en effet souvent l'occasion de vivre un moment de manière collective. C'est souvent l'occasion d'organiser un pique-nique entre collègues, qui sont aussi fréquemment les voisins. Parfois, on se cotise, ou alors, avec l'argent versé – officieusement – par les supérieurs pour la participation au *subbotnik*, on achète collectivement de quoi manger et boire ensemble. C'est en ce sens que la participation apparaît dans les discours comme un devoir qui renvoie non à un altruisme désincarné, mais à un sens pratique de la solidarité quotidienne. Cette « solidarité pratique » fait écho à la solidarité abstraite promue par le régime, mais n'est pas une conséquence mécanique du discours du régime.

## Conclusion

Les *subbotniki* présentent les caractéristiques de ce que l'historien Eric Hosbawn a appelé « les traditions inventées » : « Les "traditions inventées" désignent un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique qui sont normalement gouvernées par des règles ouvertement ou tacitement acceptées

et cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition, ce qui implique automatiquement une continuité avec le passé<sup>32</sup> ». Inauguré en 1920, le rituel du *subbotnik* a gardé au cours des décennies une codification peu variable et des ambitions symboliques stables. On observe aussi une grande continuité entre la tradition soviétique et sa réinvention en Biélorussie postsoviétique. La célébration rituelle du collectif par la mobilisation d'un travail gratuit n'a pourtant qu'une prise toute relative sur les consciences individuelles. Les critiques énoncées traduisent la nature désenchantée de ce rituel, qui revêt pourtant un certain sens pour la plupart des interlocuteurs rencontrés. En effet, la grande majorité des personnes rencontrées formulent des critiques ambivalentes sur les *subbotniki* mais jamais ne remettent en cause radicalement leur légitimité. Quand je leur pose la question : « Faut-il supprimer les *subbotniki* ? », ils paraissent surpris et considèrent qu'évidemment, on pourrait améliorer leur organisation, mais qu'il ne faut pas les supprimer. De même, dans les régions où les *subbotniki* « traditionnels » ont disparu, ils semblent souvent regrettés. Ainsi, dans leurs études consacrées aux changements que connaissent dans les années 1990 deux petites villes de la province russe, Vishnovka dans le bassin du Kouzbass et Zubtsov dans la région de Tver, Sarah Ashwin<sup>33</sup> et Anne White<sup>34</sup> notent toutes deux que s'y exprime une certaine nostalgie des *subbotniki* organisés à l'époque soviétique. De même, l'anthropologue Olga Shevchenko rapporte cette remarque de Maria, une infirmière moscovite de trente-sept ans, recueillie dans les années 1990 : « La vie est sans joie. [...] Avant il y avait les réunions, les réunions des Pionniers et des Komsomols, et même ces *subbotniki*, au final, cela restait intéressant. Il y avait plus de sociabilité.<sup>35</sup> ». L'accès au terrain en Biélorussie nous permet de comprendre les raisons de cet attachement aux *subbotniki*. Certes, comme à l'époque soviétique, on critique le cynisme, l'hypocrisie et l'inefficacité de la pratique. Mais la pratique imposée d'en haut ne génère pas seulement des critiques et des réserves mais aussi des pratiques d'en bas, faites d'arrangements avec la norme officielle et qui au final peuvent façonner des représentations et des émotions vécues sur un mode positif.

## NOTES

1. L'enquête est présentée de manière précise dans une première publication sur cette question : Ronan Hervouet et Alexandre Kurilo, « Travailler bénévolement pour la collectivité. Les *subbotniki* en Biélorussie postsoviétique », *Genèses*, n° 78, mars 2010, p. 87-104.
2. Vladimir Ilitch Lénine, « La grande initiative (L'héroïsme des ouvriers de l'arrière. À propos des "samedis communistes") ». Lettre du 28 juin 1919 », *Œuvres*, vol. 29, Paris, Éditions sociales, 1958, p. 416 et p. 417.
3. *Ibid.*, p. 431.
4. *Ibid.*, p. 418.
5. *Ibid.*, p. 415, p. 427, p. 431.

6. *Ibid.*, p. 438.
7. *Ibid.*, p. 428.
8. Vladimir Ilitch Lénine, « Du premier “samedi communiste” sur la ligne de chemin de fer Moscou-Kazan au “samedi communiste” du 1<sup>er</sup> mai dans toute la Russie. Lettre du 2 mai 1920 », *Œuvres*, volume 31, Paris, Éditions sociales, 1958, p. 124.
9. Stefan Sommer (dir.), *Das grosse Lexikon des DDR-Alltags. Von Aktivist und Altstoffsammlung über Dederon, Kaufhalle, Rondo und Subbotnik bis zum Zirkel schreibender Arbeiter*, Schwarzkopf et Schwarzkopf, 2002, p. 325.
10. Michael Palairet, « “Lenin” and “Brezhnev” : Steel Making and the Bulgarian Economy, 1956-90 », *Europe-Asia Studies*, vol. 47, n° 3, 1995, p. 50.
11. Michael Burawoy et János Lukács, *The Radiant Past. Ideology and Reality in Hungary’s Road to Capitalism*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1992, p. 46.
12. Leonid Parfionov, *Namedni. Naša era. 1961-1970* (tome 1), Moscou, Kolibri, 2009.
13. Frederick I. Kaplan, « The Origin and Function of the Subbotniks and Voskresniks », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 13, 1965, n° 1, p. 31.
14. William Chase, « Voluntarism, Mobilisation and Coercion : Subbotniki 1919-1921 », *Soviet Studies*, vol. 41, n° 1, janvier 1989, pp. 117.
15. Alexandra Kollontaï, « 13<sup>e</sup> conférence. La dictature du prolétariat : la révolution des mœurs », in *Conférences sur la libération des femmes*, Dijon, Éditions La Brèche, 1978, p. 236.
16. Christel Lane, *The Rites of Rulers. Ritual in Industrial Society – The Soviet Case*, Cambridge ; New York ; Melbourne, Cambridge University Press, 1981, p. 119.
17. Andreï Amalrik, *Voyage involontaire en Sibérie*, Gallimard (« Témoins »), 1970, p. 280-281.
18. Caroline Humphrey, *Marx Went Away – But Karl Stayed Behind* (Updated Edition of *Karl Marx Collective: Economy, Society and Religion in a Siberian Collective Farm*, 1983), Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2001, p. 303 et p. 257.
19. « Dans la Russie contemporaine et dans d’autres États de la CEI, on qualifie de *subbotnik* n’importe quel travail de l’aménagement du territoire si ce travail n’est pas exercé par les organisations spécialisées. Ainsi, les entreprises privées et publiques réalisent le nettoyage des locaux et des territoires en utilisant l’aide de leurs employés. L’administration des écoles et d’autres établissements de l’éducation fait appel aux élèves et aux étudiants » : *Grande encyclopédie* (62 volumes), Moscou, Éditions Terra, 2006, vol. 48, p. 511-512.
20. William Chase, « Voluntarism, Mobilisation and Coercion : *Subbotniki* 1919-1921 », *Soviet Studies*, vol. 41, n° 1, p. 111-128; Christel Lane, *The Rites of Rulers. Ritual in Industrial Society – The Soviet Case*, Cambridge ; New York ; Melbourne, Cambridge University Press, 1981.
21. Oleg Grablevski, « Rabstvo v trude », *Naše mnenie*, 7 septembre 2011 <<http://nmnby.eu/news/analytics/3270.html>> (consultée le 12 novembre 2012).
22. Valeri Karbalevitch, *Le satrape de Biélorussie. Alexandre Loukachenko, dernier tyran d’Europe*, Paris, François Bourin Éditeur (« Les moutons noirs »), 2012, p. 251.
23. *Grande encyclopédie* (62 volumes), Moscou, Éditions Terra, 2006, vol. 48, p. 512.
24. Frederick I. Kaplan, « The Origin and Function of the Subbotniks and Voskresniks », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 13, 1965, n° 1, p. 37.
25. Orlando Figes, *La Révolution russe. 1891-1924 : la tragédie d’un peuple*, t. 2, Gallimard (« Folio »), 2007 [1<sup>re</sup> éd. : 1996], p. 1307.
26. Cécile Vaissié, *Pour votre liberté et pour la nôtre : le combat des dissidents de Russie*, Paris, Robert Laffont, 1999, p. 243.
27. Amandine Régamey, *Prolétaires de tous pays, excusez-moi !*, Paris, Buchet/Chastel, 2007, p. 126.

28. Hedrick Smith, *Les Russes. La vie de tous les jours en Union soviétique*, France-Loisirs, 1977 [1975], p. 292.
29. Frederick I. Kaplan, « The Origin and Function of the Subbotniks and Voskresniks », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 13, n° 1, 1965, p. 38.
30. Caroline Humphrey, *Marx Went Away – But Karl Stayed Behind* (Updated Edition of *Karl Marx Collective: Economy, Society and Religion in a Siberian Collective Farm*, 1983), Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2001, p. 305.
31. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Seuil (« Points Essais »), 2003, 1<sup>re</sup> éd. : 1997, p. 201.
32. Eric Hobsbawn, « Inventer des traditions », in Eric Hobsbawn et Terence Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2012, 1<sup>re</sup> éd. : 1983, p. 28.
33. Sarah Ashwin, « “There’s No Joy Any More” : The Experience of Reform in a Kuzbass Mining Settlement », *Europe-Asia Studies*, vol. 47, n° 8, 1995, p. 1375.
34. Anne White, « Social Change in Provincial Russia : The Intelligentsia in a Raion Centre », *Europe-Asia Studies*, vol. 52, n° 4, 2000, p. 686.
35. Olga Shevchenko, *Crisis and the Everyday in Postsocialist Moscow*, Bloomington, Indiana University Press, 2009, p. 41.

#### SUMMARY

##### **The Soviet tradition of the *subbotniki* in Loukashenko’s Belarus**

Since his first election in 1994, President Loukashenko has overtly placed himself in line with the Soviet heritage. Not only has the Soviet past, readapted and given back its legitimacy, been flooding the symbols of the new State (its flag and its holidays), it has also spread into the reference sources of public policies (the agrovilles), the methods of the government (the propagation of fear in the social body by state security forces still known today as the KGB), and the making of national memory (the repression of the Kurapaty mass executions by NKVD officers in the 1930s). In such a context, it becomes interesting to try and understand how everyday Belarusians connect to or stay away from these discourses and measures coming from “above”. This article will examine the *subbotnik* ritual, discarded after the dissolution of the Soviet Union, but reinstitutionalized in 1997. Its author has carried out ethnographic research in Belarus in the years 2000. The results show that the reasons behind the participation of everyday citizens in these day events are different from those promoted by the power in place. However, if the feelings of solidarity conferred by the *subbotniki* are not the direct result of state discourses, they still work as an echo chamber, favoring the legitimization of the dictatorial regime.